

Réjean Tremblay
*Au sujet de **Lance et compte***

Michel Buruiana

Numéro 33, printemps 1987

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/22129ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

24/30 I/S

ISSN

0707-9389 (imprimé)

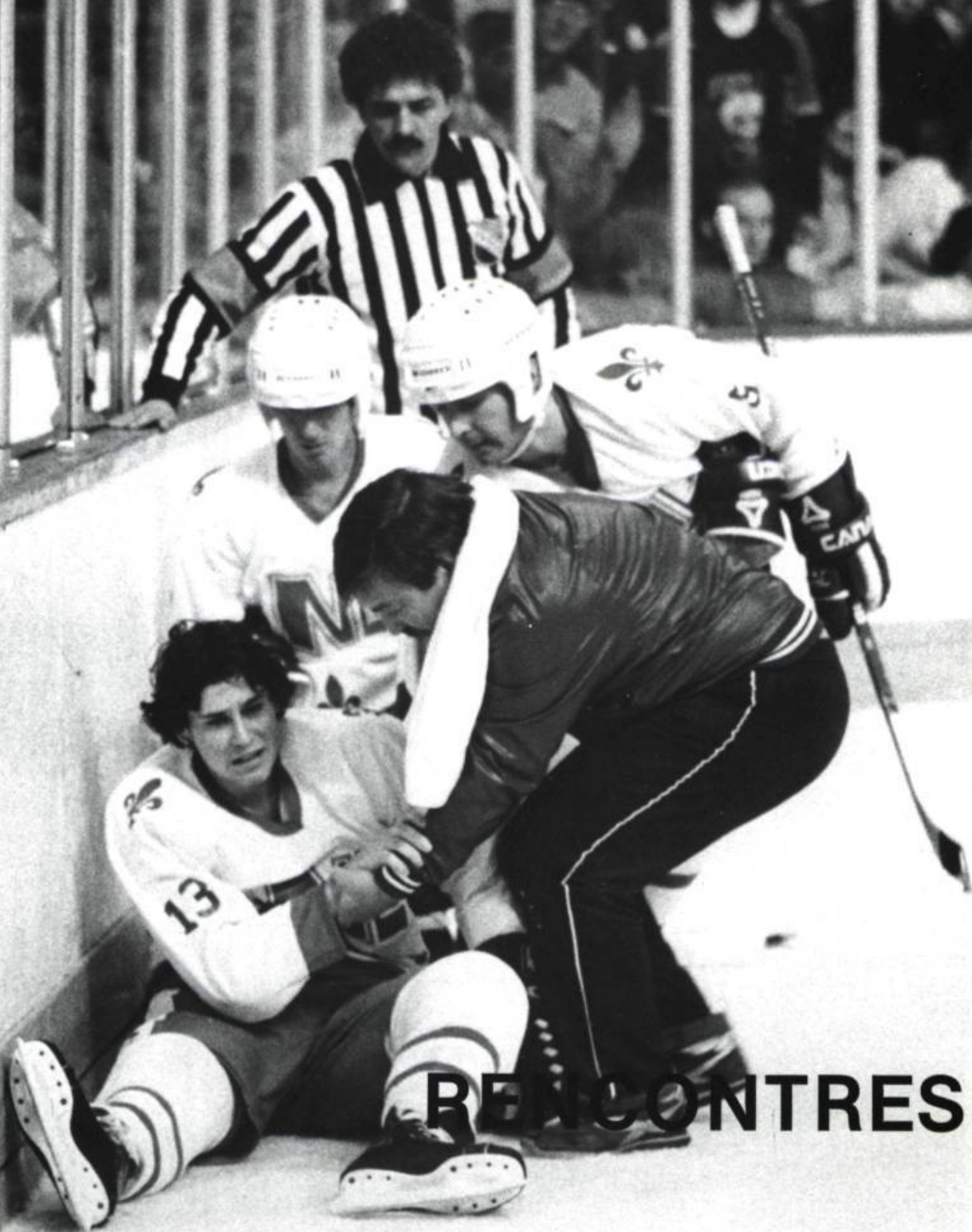
1923-5097 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce document

Buruiana, M. (1987). Réjean Tremblay : au sujet de *Lance et compte*. *24 images*, (33), 38–44.

Carl Marotte
dans *Lance et compte*,
de Jean-Claude Lord



RENCONTRES

RÉJEAN TREMBLAY

Au sujet de LANCE ET COMPTE

Michel Buruiana

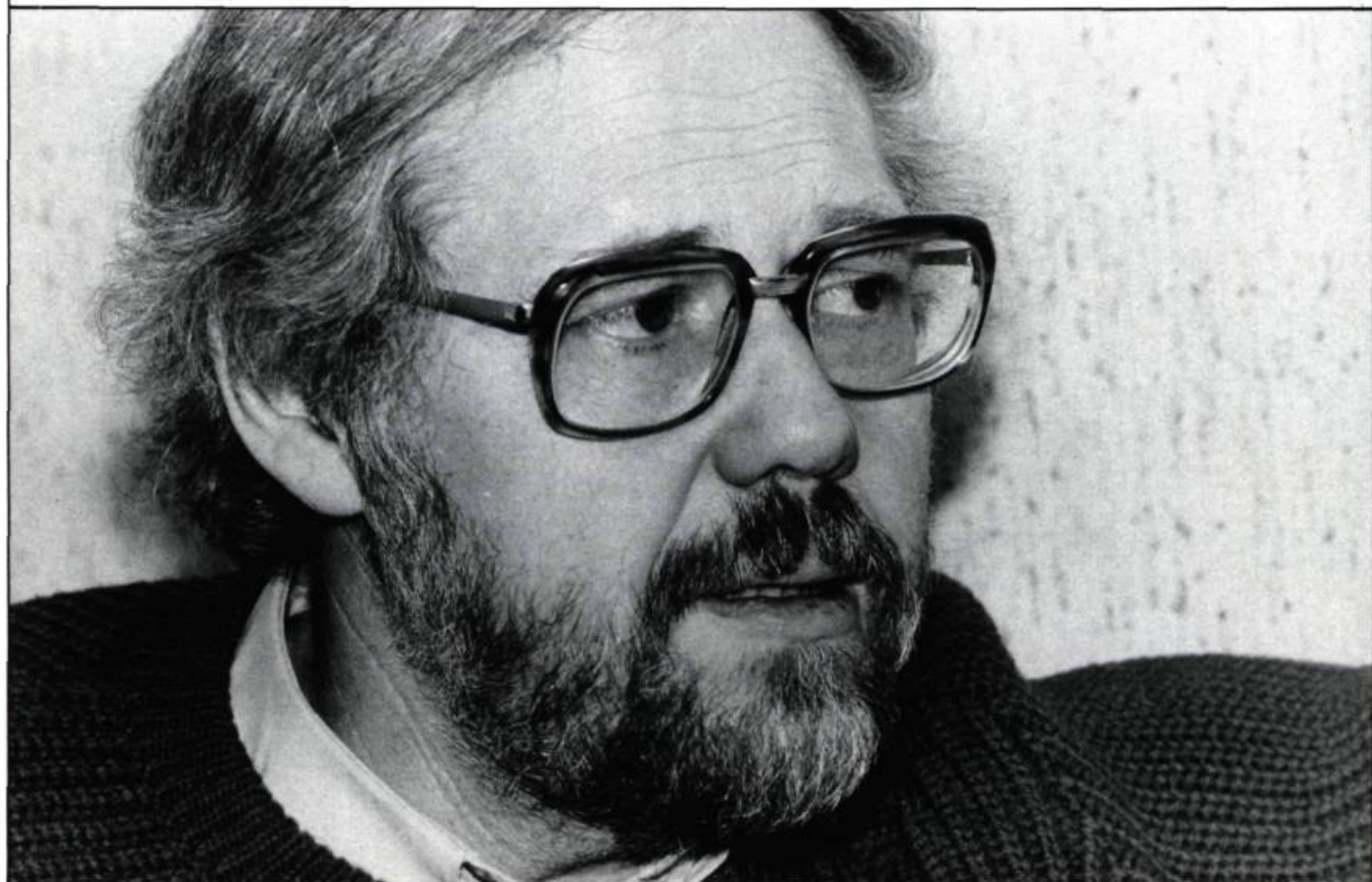
- Réjean, quel est le cheminement professionnel d'un grand chroniqueur sportif tel que vous, avant d'avoir atteint le sommet de son art?
- De formation, je suis professeur de latin et de grec. J'ai enseigné ces deux langues dans une polyvalente de Chicoutimi, de 1965 à 1973. En 1970, j'ai commencé une carrière en parallèle de journaliste au *Progrès du Dimanche* de Chicoutimi, le gros hebdomadaire du coin. J'ai quitté l'enseignement le 30 septembre 1973, pour fonder, avec un groupe de journalistes, le premier quotidien de la ville. Il se porte maintenant très bien. Il a déjà 13 années d'existence. Une année plus tard, j'ai reçu une offre de *La Presse*. J'ai donc fait mes débuts aux faits divers de nuit. C'était le seul poste disponible. Il faut dire qu'avec la grève des pompiers, le premier week-end rouge, Richard Blass, je suis justement tombé dans une période où ça bougeait beaucoup le soir à Montréal. En février 75, le poste de chroniqueur de hockey était laissé vacant par le départ d'Yvon Pedneault au *Montréal-Matin*. Sans même parler un mot d'anglais, j'ai fait le grand saut des faits divers jusqu'au poste de chroniqueur de hockey. Par un ensemble de circonstances assez exceptionnelles, je suis parti couvrir le Canadien

après avoir suivi un cours de trois jours et demi chez Berlitz. En 1980, je suis devenu éditorialiste des sports. J'ai couvert les Jeux Olympiques de Moscou, puis ceux de Los Angeles et de Sarajevo. Entre-temps, j'avais écrit de nombreux reportages dans des magazines canadiens. J'ai d'ailleurs remporté le Magazines National Award, le deuxième prix en 78 et 79 et la première mention en 80. J'ai aussi reçu le prix Jules Fournier de l'Office de la langue française en 82.

J'avais écrit, en 77, je pense, le scénario d'un documentaire sur la violence dans le hockey, un documentaire réalisé par Jean-Claude Robolli pour Radio-Québec. C'était ma seule expérience comme scénariste, même si l'œuvre ne relevait pas de la fiction. Sans doute inspiré par mon essai, Richard Martin de Radio-Canada, m'a mis la puce à l'oreille pour la première fois en 1984 en me disant: «J'ai eu l'idée d'un téléroman sur le hockey; il faudra que tu écrives ça!». Je lui ai tout de suite répondu: «Je suis un chroniqueur, pas un scénariste.» Mais il a répliqué: «Dès que je t'aurai trouvé quelqu'un pour t'aider, on va mettre ça en marche.» Quelques mois plus tard, il m'a présenté Louis Caron, le romancier, qui avait écrit *Le Canard de bois* et avait été le co-scénariste d'une télé-série de six heures présentée à

Réjean Tremblay

Photo: Milenko Braunovic



Antenne 2 et à Radio-Québec, *Les Fils de la liberté*. Au début, **Lance et compte** devait être un téléroman d'une demi-heure, tourné en studio.

- *Étant jeune songiez-vous déjà à écrire des romans de fiction? Aviez-vous déjà le goût d'écrire des livres?*
- Jamais.
- *Lorsqu'en 74 vous êtes arrivé à LA PRESSE, vous étiez, je suppose, un grand amateur de hockey. Aviez-vous déjà joué au hockey?*
- Oui, mais je n'étais pas bon.
- *Vous n'avez donc pas une vie sportive très poussée?*
- Au contraire, je mène une vie sportive très intense, mais pas dans le hockey.
- *Ensuite, vous tombez dans le hockey. Ce sport était-il vraiment ancré en vous au niveau théorique ou bien vous l'avez appris avec le temps?*
- J'étais versé dans le sens que j'ai une mémoire assez exceptionnelle. Je me souvenais parfaitement de joueurs qui avaient évolué dans les années 50, lorsque j'avais 6 ans. Petit gars, j'achetais des petites cartes avec de la gomme à mâcher. Je collectionnais ça, j'apprenais par cœur les statistiques et les anecdotes. Je lisais les journaux à 7 ans.
- *Dans votre enfance, étiez-vous un fan, au vrai sens du terme?*
- Oui, ça a peut-être duré 2 ou 3 ans lorsque j'étais petit. Mais, au moment où j'ai commencé à couvrir le Canadien, je n'étais pas un fan. D'ailleurs, je ne suis pas un grand amateur de hockey. Quand je suis dans le cadre de mes fonctions, j'y vais. À part ça, je n'ai pas le goût. Je ne regarde jamais une partie de hockey à la télévision.
- *Comment peut-on arriver à l'excellence sans la passion, car je pense que c'est de passion qu'il s'agit avant tout?*
- La passion, ce n'est pas du hockey. La passion se trouve dans l'information et l'écriture. Je pense que c'est là que la passion doit s'exprimer. Pas dans le sujet. L'écriture est un acte noble. Je n'oublierai jamais Monseigneur Félix Antoine Savard, que j'avais interviewé dans sa maison à St-Joseph-de-la-Rive, à la Malbaie et qui n'écrivait que sur du papier de Saint-Jules, c'est-à-dire un papier préparé à la main, avec des tissus et non du bois, un papier absolument splendide. Il écrivait avec une plume en or, justement parce que, disait-il, écrire mérite les plus beaux instruments. C'est sûr que, pour notre part, nous écrivons sur des ordinateurs et n'importe où, n'importe comment. La noblesse de l'écriture ne peut pas tenir dans le tissu, c'est certain. Je pense tout de même que c'est un privilège et en même temps, si on a la chance d'avoir l'écriture facile, un très grand don de la nature. Je suis très, très heureux de sentir au plus profond de moi cette capacité d'exprimer pratiquement tout ce que je veux avec des mots, dans l'écriture. Mes deux passions, c'était ça: un, recueillir l'information, c'est-à-dire comprendre, pas juste simplement les symptômes mais voir les causes, ne pas m'arrêter strictement aux effets, mais voir les causes profondes de ce qui se passe. Saisir que ce qu'on voit sur une patinoire, un terrain de football ou un terrain de soccer ne sont que des effets de causes profondes. Les causes ont leurs racines dans l'argent, dans l'ambition, dans le pouvoir. Dans le fond, c'est la même chose que ce que l'on voit à l'Assemblée Nationale à Québec ou aux Communes à Ottawa. Les discours des députés ne sont que des effets. Les causes profondes sont ailleurs: dans l'argent, le pouvoir, dans les tractations, dans la diplomatie. Mais 99% des gens se contentent des effets. **Lance et compte**, — j'arrive là-dessus —, est probablement le plus grand reportage qu'on ait jamais fait sur le hockey. Parce que, grâce à la fiction, on a pu montrer aux gens les causes réelles et les motivations profondes du spectacle. Seule la fiction pouvait nous permettre d'exprimer tout cela. Pour résumer, la passion se trouve: un, dans la vraie information; deux, dans l'écriture. Le journalisme sportif a ceci de merveilleux que le sujet en soi n'est pas

important. Ça n'a aucune importance que le Canadien gagne ou perde, le monde reste passionné; c'est important pour lui de l'être. Mais, en soi, cela ne veut rien dire. Que le type lance, qu'il arrive sur le poteau et que la rondelle rentre dans le but, c'est insignifiant. La déclaration d'un joueur en fin de partie, ça change quoi au monde? Donc, cela veut dire que ça nous offre une latitude d'écriture qu'aucun autre domaine journalistique ne nous permet. Si tu interviewes Paul Desmarais, il faut que sa déclaration soit exacte, mot à mot. Dans le sport, tu publies aussi la déclaration d'un joueur mot à mot, parce que, professionnellement, tu y es obligé, mais tu peux tout de même l'interpréter, l'arranger dans un contexte différent. Finalement, dans une bonne chronique sportive, il y a beaucoup plus de place pour la création littéraire, ce qui n'est pas nécessairement le cas dans d'autres domaines journalistiques.

- *Venons-en à la série **Lance et compte**. Vous vous mettez à table et vous écrivez 4 épisodes de 30 minutes chacun. Aviez-vous à ce moment-là une idée précise sur le déroulement du reste de la série? Votre intention première était-elle de faire une série télévisée de 30 minutes?*
- Notre intention première était de produire un téléroman ordinaire, c'est-à-dire sachant ce qui se passait dans les 6 ou 7 premiers épisodes. Le reste viendrait au fur et à mesure de l'imagination. Au début, on avait prévu une trentaine d'émissions d'une durée de 30 minutes chacune. Nous avions des contrats avec Radio-Canada qui nous commandaient des demi-heure. Après 4 épisodes, Radio-Canada nous a appelés en nous disant: «Attendez un peu, il se peut que l'on fasse quelque chose de beaucoup plus fort; et là on se met à attendre, un mois, deux mois... C'était des beaux contrats qu'on avait signés, 3 800 \$ l'épisode, c'était beau comme à côté... 60 000 la saison.

Martin revient vers le mois de janvier et nous dit qu'il faut prendre le premier épisode d'une demi-heure et le refaire pour en sortir un d'une heure, mais toujours dans l'optique studio, avec quatre, cinq décors, une dizaine de personnages comme les téléromans de Madame Payette. Alors on réécrit tout ça et, à la place de voir l'action, les gens *parlent* de l'action. Au lieu de voir les joueurs sur la patinoire, on les voit dans le vestiaire, après. Détail intéressant, on utilise comme décor, le vestiaire du Manic. Au moins il aura servi à quelque chose celui-là. Finalement, Roy devient directeur de la programmation à Radio-Canada. Martin, il croit, il continue d'avoir cette vision extraordinaire et CBC, la chaîne anglaise embarque. Les budgets viennent de doubler. Une semaine après, Martin me dit que ça se peut que TF1 embarque. Moi je ne réalise pas encore la portée... TF1, c'est la première chaîne française qui, d'habitude, n'achète pas n'importe quoi.

Tout d'un coup c'est devenu tellement grand que R-C décide de donner ça à un producteur indépendant. C'est Claude Héroux qui embarque. Quand je l'ai connu, il est devenu un ami. J'ai vu sa maison à Ville St-Laurent, sa maison dans le nord, sa Mercedes, sa BMW, son voilier, son condominium en Floride. Je savais que ça allait être gros. Claude a levé un verre de champagne à **Lance et compte** et il a dit que cette production allait être notre fond de pension à nous tous!

Héroux nous annonce que c'est Jean-Claude Lord qui va tourner la série en 16mm, en technique de cinéma et que nous avons main libre d'écrire. Si on a besoin de grands décors, libre à nous, d'une maison de 2 millions, d'un terrain, du Colisée où de dix milles figurants, libre à nous de les mettre, on va les trouver. C'était comme si quelqu'un t'ouvre les portes de la prison et te dis vas-y!

La première heure, le premier épisode était tourné. C'était en quelque sorte l'émission pilote de la série. Ensuite, on a écrit les numéros 2, 3, 4, 5, 6 et 7. Pendant 2-3 jours, l'équipe tournait ensemble toutes les séquences du vestiaire des séries 2, 4, 5 et 6. S'il y avait des séquences d'appartement ou de pièces dans le 2, le 5 ou le 6, elles étaient tournées toutes en même temps. On a tourné l'équivalent de 9 long



Guylaine St-Onge et Steve Bradshaw

métrages en 170 jours. On est donc à bout de cette première heure. Elle a été écrite par Louis Caron. À partir de là, Caron a été sollicité comme jury dans un concours du Conseil des Arts à Ottawa. Je me suis dit alors: «Je vais m'essayer...»

En observant la demi-heure qu'on avait faite en l'enrichissant, j'ai tapé la seconde. Ensuite, Louis Caron a été pris pendant environ 1 mois par l'écriture d'un roman collectif.

Pendant ce temps, j'ai écrit les épisodes 3 et 4. Et, c'est là qu'on a trouvé notre vraie formule de travail. C'est à partir de là que j'ai écrit la première version des 12 épisodes suivants. Comme le dirait si bien Jean-Claude Lord, contrairement au cinéma, où le patron est le réalisateur, à la télé, ce rôle revient à l'auteur. Jean-Claude Lord était donc le patron de **Lance et compte** parce qu'il tournait en cinéma. C'est à lui que je remettais ma première version. On allait chez lui pour une session de travail pendant laquelle il décortiquait les premières versions. Dans certains cas, il les démantibulait littéralement pour arriver à une meilleure structure dramatique. Il confiait ensuite à Louis Caron la responsabilité de la deuxième et de la troisième version. En recherchant plus d'émotions et un meilleur attrait pour certaines séquences, il lui arrivait carrément de préférer une des premières version à celles, secondes, de Louis. C'était excessivement difficile pour Louis car, il est lui-même romancier, maître de son œuvre. Moi, je suis journaliste. Hier, j'ai écrit un papier qui n'est pas sorti dans LA PRESSE de ce matin, par manque d'espace. Je suis habitué à ce que mes textes deviennent des outils de travail pour d'autres. Je les envoie à la rédaction, d'autres personnes en font la pagination, les titres, les illustrations. En fin de compte, le

produit final est collectif, même dans un article. Le lecteur s'imagine qu'il lit une œuvre de Réjean Tremblay tout seul mais, moi, je sais que c'est un travail collectif. Donc ça ne m'a pas traumatisé. Mais c'était très pénible pour Louis Caron. À tel point que sa confiance a été minée et, qu'à partir du 9^e épisode, il n'a pratiquement pas contribué. Par contre, sur le plan de la psychologie des personnages, il avait marqué l'œuvre de son empreinte. À chaque occasion douteuse qui se présentait à nous, il mettait les choses au point en disant: «OK, supposons que telle histoire s'est produite; est-ce que c'est dans la logique de la personnalité de Pierre Lambert? Est-ce que Jean Mercier se conduirait de cette façon, selon le caractère qu'on lui a donné?» C'est ainsi que ça se produisait.

— Comment Claude Héroux a-t-il fait pour avoir les garanties suffisantes au point de vue financier?

— Dès le début, il était assuré d'avoir 1,2 millions \$ de Radio-Canada, 1,2 millions \$ de CBC et 1,2 millions \$ de TF1. Il espérait plus de 3 millions \$ de Télé-film Canada, il n'a eu que 2,4 millions \$. Il y avait, je pense, environ 500 000 \$ de la brasserie O'KEEFE, 250 000 \$ de la Société Générale du Cinéma, qui a fait ch... tout le monde pour qu'on l'écrive, l'argent d'Ultramar et les abris fiscaux. Je pense qu'il est allé chercher 1,5 millions \$ sous forme d'abris fiscaux. Légalement, le deuxième bloc de la série a servi à un groupe d'investisseurs. Pour les séries de 8 à 13, j'ai participé moi-même à la présentation du projet devant des médecins, des avocats, etc., pour leur demander des tranches de 10 000 \$ en abris fiscaux. Cela a très bien fonctionné, puisque le passage de la série sur les petits écrans était garanti.

- De quelle façon Ultramar a-t-il participé au financement?
- Ultramar a investi dans la seconde série. Elle y a beaucoup contribué. Il y a eu aussi d'autres organisations publicitaires qui, encore là, n'ont rien à voir avec la télé.
- Vous attendiez-vous au début, à ce que le succès survienne de façon aussi explosive, surtout qu'une télésérie doit attendre d'ordinaire un an et demi, deux ans avant de connaître son deux millionième téléspectateur?
- Pas à ce point-là. Nous avons atteint les 2 millions de téléspectateurs à la huitième semaine. On a fini à 2,76 millions. Mais c'est allé plus loin que ça. Ce n'est pas uniquement une question de cote d'écoute. C'est ce que j'appellerais la qualité de la cote d'écoute. C'est devenu littéralement un phénomène social.
- Comment avez-vous réagi devant ce monstrueux engouement populaire qu'a suscité votre série?
- Il ne faut pas oublier que, dans un sens, je suis un personnage public. Je suis habitué à cela. Quand j'écris des éditoriaux ou des chroniques — vous savez comment les gens sont passionnés vis-à-vis du hockey — je suis habitué à avoir des réactions. Donc, au début, il y a de la controverse. Les joueurs de hockey se prononcent là-dessus. Je connais tellement le milieu que ça ne me surprend pas beaucoup. Je suis vraiment devenu conscient de ce qui se passait. À partir de la 7^e, 8^e ou 9^e semaine, lorsque la censure de certaines séquences est arrivée, j'ai réalisé que la série était devenue une espèce de monstre. J'ai commencé à m'inquiéter. De moins en moins de gens me disaient: «Regarde, c'est Réjean Tremblay de *La Presse*. Ils disaient plutôt, et derrière mon dos: «C'est celui qui écrit *Lance et compte*». Or, je le dis, je suis essentiellement un chroniqueur sportif à *La Presse*. L'autre aspect qui me bouleversait un peu, c'est que moi, comme journaliste, je parlais à des vedettes, je rencontrais des personnalités mais, tout d'un coup, je me suis retrouvé de l'autre côté de la barrière. J'étais assez mal à l'aise dans mon nouveau rôle. J'avais peur que ça nuise à mon travail de journaliste. Je ne dis pas que cela ne nuit pas actuellement à mon métier, car il existe une approche de journaliste vis-à-vis des gens, qu'il faut conserver. Quand j'appelle quelqu'un, j'ai l'impression d'être plus

connu que la personne sollicitée. C'est très difficile à définir comme «feeling», mais je ne voudrais pas passer dans l'autre camp. Je tiens absolument à demeurer fondamentalement un journaliste. Et non pas devenir une sorte d'auteur célèbre ou de scénariste célèbre, si l'on peut employer ces termes ici. Mais, semble-t-il, que je n'ai rien vu encore de comparable à ce qui m'attendrait en France — si toutefois la série se révélait un succès dans ce pays où, semble-t-il, on a un respect pour les auteurs beaucoup plus marqué qu'ici — où les tapis rouges se déroulant devant moi pourraient être beaucoup plus moelleux que ceux d'ici.

- Quel effet cela vous fait d'être projeté sous les réflecteurs?
- Ce n'est pas du tout mon style. Je suis plutôt un compétiteur farouche. Je suis ce que les Européens appellent un battant. Robert Roy de Radio-Canada m'avait dit que, si on atteignait autour des 1,5 millions de téléspectateurs, on devrait être très content. Mais, dans mon for intérieur, je me disais que, si on n'arrive pas aux 2 millions, la série sera un échec colossal. Je suis ainsi fait. Donc, à partir de la 5^e ou 6^e semaine, je commençais à appeler chaque mardi à 11 heures, le service de recherche de Radio-Canada pour avoir la cote d'écoute. Quand on a touché les 2 millions, j'ai pensé à rattraper *Le temps d'une paix*. Les quatre dernières semaines de projection, on a fini second, derrière *Le temps d'une paix*. Je suis fait comme ça. Mon plus gros sentiment n'était pas de devenir une vedette, c'était de gagner. Souvent, ie mène ma vie comme si c'était un match de hockey ou une Course. Être coureur automobile et finir quatrième, cela me ferait ch...
- Beaucoup de gens le pensent sans jamais l'affirmer...
- Je vais vous raconter une anecdote que je n'ai jamais racontée à personne. Premier décembre. C'était le dernier jour de projection de *Le temps d'une paix*. Et le lendemain, survenait la dernière de *Lance et compte*. Je passais à Radio-Canada. Je vois un gros monsieur à 50 pieds de moi, au 9^e étage. On s'est regardé. Il s'est avancé vers moi. C'était Pierre Gauvreau, l'auteur de *Le temps d'une paix*. La situation était comparable à celle de Jacques Mercier dans le 12^e épisode, qui s'organisait à casser son monde et le pousser à la victoire. Psychologiquement, c'était pareil.

Carl Marotte



J'étais très impressionné, parce que c'est lui que je voulais battre. La fin de notre conversation fut très chaleureuse; je lui ai glissé: «Savez-vous, monsieur, je ne devrais peut-être pas vous le dire, mais j'espère sincèrement depuis le début qu'il faut aller chercher *Le Temps d'une paix*. C'est demain soir qu'on va battre.»

— *Qu'a-t-il répondu?*

— «Ce n'est pas encore fait, mais n'oubliez pas que nous passons depuis 6 ans et vous depuis 13 semaines.» Il est bon joueur dans le fond. J'avais un sentiment de fierté énorme dans le sens que je me disais: «Ça ne s'est pas produit depuis les Plouffe des années 50.»

Nos personnages de télévision sont presque instantanément devenus des héros. Pierre Lambert, au Québec, est aussi connu que Guy Lafleur. Ou, si vous préférez, le joueur de hockey le plus connu au Québec s'appelle Pierre Lambert. Dire que tout ceci est arrivé en 13 semaines. On avait l'impression que des comédiens tels Sylvie Bourque, qui jouait dans le rôle de Linda Hébert, participaient à des lignes ouvertes de CKAC, à Trois-Rivières. En appelant par téléphone, les gens clamaient: «Madame Hébert, ne lâchez pas.» D'autres lançaient: «Écoute Linda, vas-tu lâcher Pierre.» Il en résultait une espèce d'identification, à tel point que Sylvie Bourque s'habillait volontairement, pendant toute la durée de la série, d'une façon complètement différente à celle de l'émission. Elle arrivait en jeans, avec un bandeau autour des cheveux. Elle ne pouvait aller nulle part. Marc Messier était carrément inquiet à un certain moment, parce que son rôle était épouvantable lors des six premiers épisodes, lorsqu'il devait séduire la sœur de Pierre. Il a vécu des expériences pénibles. Le summum a été atteint au Colisée de Québec, lorsque les Nordiques perdant sur la patinoire, 15 000 personnes se sont mis à scander: «On veut Lambert, on veut Lambert.» C'était donc ces trois états d'esprit qui me dominaient lors de la projection de *Lance et compte*. Premièrement, aller chercher *Le Temps d'une paix*. Deuxièmement, c'était la fierté légitime de dire: «Trente ans après la famille Plouffe, on est en train de vider les rues de Montréal le mardi soir.» Troisièmement, à cause de mon sentiment profond de m'être retrouvé au milieu de tous les journalistes, je ne voulais pas du tout passer de l'autre côté de la barrière des médias.

— *Ne pensez-vous pas qu'en même temps vous vous êtes déniché une vocation tardive?*

— Quoiqu'il arrive je continuerai toujours d'écrire. C'est définitif. La création d'un univers dans ma tête est un sentiment ravivé pendant 8-10 mois avec Lambert, Marc Gagnon, etc. Actuellement, par exemple, je suis en train de compléter le 13^e épisode de la deuxième série en cherchant désespérément depuis deux semaines, le «punch» final. Souvenez-vous de la dernière séquence de la première série, lorsque le petit garçon handicapé marche devant les joueurs écrasés par le poids du match en leur servant la démonstration du vrai courage dans l'adversité. Eh bien, cette scène a arraché des larmes à presque tous les téléspectateurs au Québec. Il me faut donc trouver quelque chose d'aussi fort pour la seconde série. Ce quelque chose me manque encore beaucoup à l'heure actuelle. Lors du tournage de la première série, on savait d'avance l'issue que devait prendre cette dernière séquence car, en écrivant la première, je me suis souvenu de ce cas-là qui s'était passé dans le junior, où un entraîneur est entré dans le vestiaire de ses joueurs, accompagné d'un enfant se déplaçant dans une chaise roulante. Il avait lancé à ses protégés: «Regardez, bande de vaches. Vous n'arrêtez pas de vous lamenter, alors que ce petit gars n'est pas capable de marcher.»

— *C'est exactement l'histoire du petit prince de Saint-Exupéry!*

— Dans le fond, oui. Vivre avec un univers dans sa tête, c'est extraordinaire. La seule façon pour cela, c'est d'avoir une œuvre de fiction en marche. Si vous voulez écrire un roman, il faut d'abord que vous promeniez des personnages dans

vos têtes, leur donner un environnement. Ensuite, il vous suffira d'écrire tout cela. Dorénavant, je désire toujours avoir un univers prêt.

— *Avez-vous pensé à votre prochain univers?*

— J'ai un projet de télé-série sur la boxe qui est actuellement en marche. C'est presque certain. Ce projet ne dépend plus que de moi. Il y aura peut-être une troisième série de *Lance et compte*, si on trouve des bonnes histoires.

— *Avez-vous déjà pensé à abandonner l'écriture dans le monde du sport pour aborder d'autres domaines d'écriture?*

— Oui, très probablement. Je voudrais toutefois préciser certaines choses. Le sport n'est que le prétexte à l'acte d'écriture. *Lance et compte* aurait très bien pu se dérouler en politique. Prenez l'exemple de Racine, *Phèdre* sur les Grecs et *Bérénice*, l'antiquité Romaine.

Je ne pense pas que quelqu'un ait songé à demander à Racine: «Est-ce que tu te prépares à abandonner l'Antiquité grecque pour passer à un autre monde.» Dans le fond, les gens avaient saisi que l'Antiquité grecque n'était qu'un prétexte pour faire vivre des émotions à des êtres humaines.

— *C'est pour cela d'ailleurs que Racine et Shakespeare sont encore vivants de nos jours...*

— Parce qu'ils sont universels. Ça nous est égal qu'Andromaque soit une princesse grecque. Ce qui compte, c'est que c'est une femme, une veuve, comme il y en a des dizaines de milliers dans le monde, qui veulent rester fidèles à un sujet, à un passé. Une femme qui est pressée par un homme séduisant. C'est l'histoire de millions de femmes dans l'histoire du monde. Pierre Lambert ne serait pas forcément un joueur de hockey. Il pourrait être un jeune loup en politique comme Claude Charron. Ça serait la même chose. Il pourrait être dans la peau d'un jeune avocat qui veut se tailler une place dans la jungle des gros bureaux d'avocats à Montréal. Ça représenterait la même ambition, les mêmes craintes, les mêmes absences de scrupules, la même dureté. D'après moi, les personnages de *Lance et compte* ont atteint un certain degré d'universalité au niveau des émotions. C'est là qu'est la vérité. Si ce n'était pas cela, la série ne pourrait pas durer. Notre crainte en ce qui a trait à la seconde série se situe à ce niveau-là.

Elle est beaucoup plus complexe en termes d'écriture, puisqu'elle comprend plus d'événements, plus de rebondissements dramatiques venant de l'extérieur. Alors que *Lance et compte*, les réactions viennent de l'intérieur.

— *Vous souligniez plus tôt l'extraordinaire sensation dont vous jouissiez en créant un univers. Lorsque vous vous lancez à la recherche de certaines caractéristiques pour vos personnages, employez-vous des méthodes sophistiquées ou plutôt instinctives?*

— C'est Boileau qui disait: «Seul n'est beau que le vrai.» Ce que je cherche c'est la vérité, la vraisemblance.

— *Il vaut sans doute mieux employer le mot 'vraisemblance' plutôt que 'vérité', sinon je vous aurais demandé ce qu'est la vérité*

— Le Christ n'a pas eu le temps de répondre à cette question-là. C'est la seule question de l'Évangile à laquelle il n'a pas eu le temps de répondre. En fait, c'est la vraisemblance que je cherche. Tout repose sur elle.

— *C'est sans doute votre côté journaliste...*

— Pour la deuxième série, j'ai travaillé avec Jacques Jacob. Lorsque j'écrivais le 13^e épisode, il apportait encore des retouches au 3^e ou au 4^e. Chaque fois que je parle avec lui au téléphone, je reviens toujours sur la vraisemblance de la psychologie des personnages. Est-ce que Pierre Lambert agit et pense comme Pierre Lambert? Ce qui était très difficile, lors de l'écriture de *Lance et compte*, c'est que, étant un homme de la quarantaine, les personnages âgés me semblaient plus intéressants. Je trouvais que Marc Gagnon, Gilles Guilbeault, Jacques Mercier, Linda Hébert, qui est une femme de 30 ans, ont beaucoup plus de vécu,

beaucoup plus de richesses dramatiques et émotionnelles. Pierre a 20 ans, Denis aussi. Or, malheureusement, à 20 ans on est encore plutôt à l'état brut. À moins de très rares exceptions, les émotions sont à fleur de peau. L'introspection est pratiquement impossible et on réagit sans trop savoir pourquoi. À 20 ans, ce sont souvent les autres qui nous font agir. Et ça, sur le plan de l'écriture dramatique, ce n'est pas facile. Si vous le poussez un peu plus, vous aurez l'impression que Pierre Lambert est un jeune chien fou qui se garroche partout. Si vous ne poussez pas assez, il sera trop sage pour son âge. Le point d'équilibre est difficile à atteindre. On est parvenu à lui trouver un milieu et le montrer peut-être plus mûr pour son âge en le faisant orphelin de père depuis son adolescence. On l'a forcé à devenir le mâle de la maison.

C'est pour cela qu'il fait preuve de plus de détermination qu'un garçon normal de 20 ans. C'était un des pièges de l'écriture. Un homme de 40 ans trouve les gens de 30 ans et plus davantage intéressants à faire évoluer. Dans le fond, ils sont plus intéressants, car ce sont eux qui dirigent. Les autres ne sont souvent que des instruments. Or, dans un dramatique de série, votre héros ne peut être un instrument passif. Il faut qu'il soit hâtif, qu'il prenne des décisions. Il était difficile de faire de Pierre Lambert un leader. Montrez-moi les leaders de 20 ans dans le monde. Quels sont les garçons de cet âge qui sont capables de faire des analyses profondes vis-à-vis de l'amour, de l'esprit d'équipe ou de leurs parents? De faire quelque chose qui dépasse les réactions brutales d'un gamin. Ça, c'est difficile.

— *J'ai lu quelque part que, pour bâtir le personnage de Pierre Lambert, vous vous étiez plus ou moins inspiré de Pierre Larouche, peut-être un peu plus de Mario Tremblay et que Claude Lemieux vous a aussi donné un coup de main. Est-ce vrai?*

— Plus tôt, je vous avais parlé de la vraisemblance. Avant d'écrire l'épisode du retour de Pierre Lambert dans les ligues mineures, je suis allé voir Claude Lemieux qui, lui, avait été renvoyé à Sherbrooke un an auparavant. J'ai eu une conversation de deux heures avec lui. Il m'a fait le genre de révélations qui ne sont pas à publier dans les journaux. Comment il avait réagi, quel genre de nuit il avait passé, comment il s'était installé là-bas, les conversations avec sa blonde.

J'ai su tout cela. C'est pour cette raison que Pierre Lambert, de retour dans les ligues mineures à Chicoutimi, ne vit ni à l'hôtel, ni dans son appartement, mais qu'il couche dans le salon chez Denis Mercure. Claude Lemieux m'avait dit: «La première règle que je me suis imposée, c'est de ne pas être dans le confort ici; si je suis confortablement installé, je vais aimer cela; et si j'aime ça, je ne voudrai pas en sortir.»

— *Avez-vous utilisé des éléments autobiographiques dans la construction de certains personnages?*

— Marc Gagnon possède l'esprit de compétition qui est le mien. Il est absolument incapable de ralentir son rythme de vie ou d'accepter la défaite.

— *Ressemble-t-il quelque part à Réjean Tremblay?*

— Personnellement, je suis dans une profession où, à 40 ans, il est bon de ralentir. Je commence à peine à me servir de tout ce que j'ai emmagasiné. Mais, Marc Gagnon, a 34 ans, soit un an ou deux avant la fin de sa carrière. Pour un personnage comme lui qui a toujours été la grosse vedette, il faut toujours marcher sur la planche. C'est épouvantable. Je n'ai pas du tout hâte d'avoir 55 ans et commencer à donner des conseils aux petits jeunes. Ça doit être horrible. Je ne veux pas perdre la capacité physique ni l'enthousiasme de courir dans les rues de Sarajevo à minuit pour recueillir une dernière information. Probablement que le jour arrivera où l'on me planquera dans un bureau à **La Presse** ou ailleurs. Mais je n'aime pas ça. Je préfère avoir mon sac de voyage et mon ordinateur sous la main, prêt à partir en avion. Je pense avoir fait vivre à Marc Gagnon, par procura-

tion, ce que j'ai peur d'endurer moi-même dans mon métier. Son profil m'a beaucoup plus passionné que celui de Pierre Lambert, parce que Marc Gagnon représente tous les hommes qui arrivent au moment de sentir que leur raison d'être et leur raison de gagner commencent à leur échapper. Pour lui, ce moment survient tôt parce qu'il est dans le hockey. Pour certains avocats, cela arrive à 45 ans. Quand Marc Gagnon disait à sa femme: «Tu es fatiguée; c'est sans doute les enfants qui doivent te fatiguer ainsi», il était facile de deviner qu'il était amoureux d'une autre. Un ami m'a fait la confidence qu'en regardant cette scène, le soir à la télé, il était assis à côté de sa femme et il rampait dans ses petits souliers. Des milliers de Québécois ont eu, un jour, le goût d'une aventure ailleurs. Des fois, ils essaient de le camoufler en disant à leur femme qu'elle doit être fatiguée. Beaucoup d'hommes, en regardant **Lance et compte**, ont été mal à l'aise, car la scène était, pour eux, cruellement vraie. Dans **Lance et compte**, il n'y a pas de personnage noir ou blanc. Même chose dans la vie.

— *Vous êtes en quelque sorte en train de démystifier le monde du hockey, surtout pour les jeunes qui rêvent de devenir un jour Pierre Lambert...*

— De toute façon, les p'tits gars ont tous fini par aimer Pierre Lambert. En sachant pertinemment ce qu'il était. Les vendeurs d'illusions et de rêves s'imaginent tous qu'il faut vendre des personnages parfaits. C'est ça la différence. Guy Lafleur est très aimé, même si tout le monde sait qu'il a pris un coup, qu'il sortait avec des filles le soir, qu'il a provoqué des accidents, qu'il a fait des déclarations à l'emporte-pièce. Il n'y a pas de personnage public plus important que Guy Lafleur. Il est l'antithèse de ce qu'est supposé être l'image parfaite. Il est le plus aimé au Québec, parce qu'il possède toutes les imperfections qu'un homme finit par avoir.

— *Comment expliquez-vous que des experts qui travaillent depuis 10 ou 20 ans dans le cinéma n'arrivent pas à avoir un dixième de l'impact ou un dixième de la couverture consacrée à **Lance et compte**?*

— Il faut admettre que notre sujet est exceptionnel. Le hockey n'a jamais été décrit de cette façon. Le budget aussi était exceptionnel. La recette était simple. On a tout simplement respecté ce qu'on appelle dans le journalisme le «human interest». On s'est davantage intéressé à l'homme et à la femme plutôt qu'aux déclarations quelconques. On a voulu expliquer aux gens comment cela se passe en dedans de la personne. Non pas de savoir de quelle façon le joueur a compté un but, mais ce qu'il a ressenti. Pourquoi pensez-vous que le journalisme sportif est aussi intéressant? C'est parce qu'on a accès aux joueurs, lorsqu'ils sont tout nus dans le sens propre du mot. Quand un ministre fait une conférence de presse, tout est prévu à telle heure, préparé, déjà tout mâché. Les journalistes sont d'ailleurs assis derrière les micros, cravatés. Mais moi, lorsque je rentre dans un vestiaire après une défaite, les joueurs ont, d'après les règlements de la Ligue Nationale, 10 minutes pour s'expliquer. À ce moment-là, ils ne se sont pas encore lavés, ils sentent la sueur, ils sont couverts de sang, ils sont humiliés, ils ont la tête basse. En deux mots, ils sont nus. Je leur pose quelques questions, sans me soucier du type de question dont il s'agit. L'important est de recueillir, à vif, leurs émotions, leur tristesse, leur peine, leur humiliation. S'il fallait que les chroniqueurs sportifs aient le moindre talent littéraire, ce serait écœurant ce qui s'écrirait.

— ***Lance et compte** est-il déjà sorti en France?*

— La projection de la série en France débutera en mars. Pour la Suisse, ce sera le mois de février. Tout a été réglé pour qu'elle passe aussi en Finlande et en Allemagne. Le soir de la première française, je voudrais être quelque part à Paris. Je veux entendre le doublage en français. La version française de **Lance et compte** est d'ailleurs de loin supérieure à la version anglaise. Pour plusieurs raisons. Un, les acteurs étaient plus à l'aise en employant le français. Deux, le doublage a été infect en anglais. Trois, le niveau du langage

toléré par Radio-Canada allait beaucoup plus loin que le niveau du langage en anglais. Ce qui fait qu'en français, on sacrerait on parlait de c..., tandis qu'en anglais, pas question d'employer «fuck off». En français, on disait «donnes-y de la m...», en anglais on s'abstenait de dire «give him sh...». Il faut en féliciter Radio-Canada. On a aussi créé un nouveau «pattern». Il s'est dit des choses sur les ondes de Radio-Canada, qu'on n'avait encore jamais entendues auparavant sur cette chaîne. Le fameux discours de l'entraîneur Mercier est passé à 20h55, devant 2 millions de téléspectateurs. Et avez-vous pensé aux auteurs de cette station télévisuelle qui font de l'auto-censure depuis 15 ans? Je disais à Robert Roy: «C'est un miracle; je n'ai jamais pensé que cela pourrait se produire à Radio-Canada.» Claude Héroux nous avait dit «écrivez». Et on a écrit. En prenant bien soin cependant d'éviter le langage ordurier. Or, je savais, d'après mon expérience d'enseignant, que ce qui compte n'est pas le niveau de langage, c'est la différence du ton employé. Si vous parlez toujours doucement, si vous vous adressez, même à des étudiants de secondaire II, en employant des «monsieur, mademoiselle, pourriez-vous venir au tableau», il vous suffira de lancer «hey, toi tu m'énerves» pour que le contraste soit très marqué. Alors que si vous commencez votre année en septembre avec des «hey toi, veux-tu fermer ta gueule», il va falloir qu'en mars vous hurliez des insanités pour être écouté. Dans **Lance et compte**, contrairement à ce que les gens ont pu croire, le niveau de langage était relativement élevé. À cause de cela, il vous suffisait de dire «asti, que tu m'écoères» pour que ce soit perçu, dans le fond, comme un coup de poing. Il fallait que le niveau du langage soit élevé. D'ailleurs, le roman a été écrit en français international. Je peux vous montrer les manuscrits d'un bout à l'autre. La mise en bouche, elle, était populiste. Ce qui comptait ce n'était pas le niveau de langage, c'était le contraste. L'effet de la série est d'ailleurs obtenu grâce au contraste.

— *Maintiendrez-vous le même niveau de langage pour la seconde série?*

— Absolument. Ah, nous avons eu droit à une crise de la part de Radio-Canada lorsque quelques dames ont signé une pétition. Il s'ensuivit un meeting orageux avec Jean Salvy qui voulait écarter de la série le mot «sacrement». Lorsque Pierre Lambert traversait une émotion légère, il disait «sacrifice». Pour une émotion profonde, il employait «sacrement». Et là, j'étais très content de mon passé d'enseignant en rétorquant: «Ce n'est pas vrai. Sacrement est un terme générique; ce qui pourrait être un sacre seraient les 7 sacrements!» On a mené une grande bataille sémantique. Est-ce que «instrument liturgique» est un sacre? Non. Le calice, le ciboire, oui. Le but visé était le contraste. Il suffit d'écouter un épisode avec une oreille objective pour réaliser que le niveau du langage est élevé. Les gens ont pu penser l'inverse justement à cause du contraste. Dans des situations de tension, les personnages laissaient échapper des «asti, que tu m'écoères».

— *Pour la seconde série, vous venez de remplacer Jean-Claude Lord par...*

— ...Richard Martin qui est, je pense, beaucoup plus un réalisateur de télévision. Succéder à Jean-Claude implique une responsabilité énorme. Les comédiens étaient très attachés à Jean-Claude. Ils avaient monté une fête en son honneur et ont même fait tourner un vidéo pour lui rendre hommage.

— *Avez-vous été mêlé de près au tournage ou au montage de la première série?*

— Je conversais beaucoup avec Jean-Claude. J'ai énormément d'amis impliqués dans la conception de **Lance et compte**. Par exemple, la chorégraphie des séquences de hockey vient de Pierre Ladouceur, un journaliste de *La Presse*. Pendant ses heures de loisirs, il est également coach collégial. Techniquement, il connaît le hockey sur le bout des doigts. Son travail consiste à mettre en scène tous les jeux de **Lance et compte**. Dans la première série,

on décrivait les mouvements très en détail. L'écriture en était très longue. C'est moi qui m'en occupais. Alors que dans la deuxième série, ce sera le tour de Pierre Ladouceur. On me consultait souvent pour les détails. Jean-Claude Lord est allé tellement loin que les journalistes avaient des vieux calepins de notes tout chiffonnés. Personnellement, je n'ai jamais vu un journaliste doté d'un calepin de notes impeccable.

C'est alors que je leur ai prêté les calepins de notes qui m'avaient servi aux Jeux Olympiques de Los Angeles. Les journalistes de **Lance et compte** portent des calepins qui sont les miens. Les détails de Jean-Claude Lord sont allés jusque-là. Les ordinateurs sont aussi des ordinateurs de journalistes. Les comédiens se sont impliqués énormément. Plus que pour un film, c'était une œuvre collective. Lors du tournage d'un film, le réalisateur met tout en place et le tournage lui-même dure 25 jours. Alors que, pour nous, la durée du tournage s'est étirée sur 7 à 8 mois. Les comédiens ont vécu dans la peau de leur personnage pendant tout ce temps-là.

— *Lors de la première série, avez-vous eu des incidents de tournage?*

— Non. Il y a eu des blessures, tout au plus! Lors d'une scène à Chicoutimi, il y a eu une bagarre générale. Les figurants-joueurs se battaient. Lors de la troisième reprise, l'un d'entre eux a frappé son collègue accidentellement. Dans la cinquième reprise, la bonne, celle qui est passée sur les écrans, les deux gars se battent pour de vrai.

— *Une fois le tournage arrêté, il a fallu les séparer...*

— Il n'a pas fallu les séparer, car l'un avait une dent cassée et l'autre une côte défoncée. On le voit d'ailleurs lors du 10^e épisode, ils tombent tous les deux sur l'arbitre pendant la scène de bagarre générale. Ils ne faisaient partie que du décor de la bagarre principale, mais ceux qui le savent voient dans le fond de la patinoire, deux gars qui se battent. Il y en a eu d'autres aussi. Jean-Claude a vraiment tout dominé. Il devait se lever chaque matin à 4h45 pour être sur le plateau à 5h50. Tout était prêt, il avait tout préparé. Pour lui, une personne qui arrive sur le plateau à 6h01 est un retardataire. Moi, je suis un retardataire incorrigible. Lors du premier meeting avec lui, je suis arrivé à 9h30, alors que le rendez-vous était fixé à 9h. J'ai senti qu'il ne fallait pas exagérer. La seconde fois, je suis arrivé à 9h15. Le café était déjà froid. Il m'a lancé: «Tant pis pour toi; chez nous on sert le café à 9h.» J'ai appris très vite qu'il fallait être présent à 9h moins une minute. Grâce à Jean-Claude, je suis arrivé à l'heure pendant un an. Je m'étais aperçu que mes retards emm... beaucoup de monde!

— *Comment avez-vous pu concilier votre travail de journaliste, qui prend un temps fou, avec celui de scénariste, qui est une recherche incessante?*

— N'oubliez pas que j'ai fait aussi de la radio. Une très grande partie de la recherche effectuée pour **Lance et compte** m'a servi dans mon travail à *La Presse*. Par exemple, je vous ai parlé d'une entrevue avec Claude Lemieux pour le compte de la série. Eh bien, à la fin de notre entretien, je lui ai demandé si je pouvais me servir de ses informations pour écrire une chronique à *La Presse*. Pour expliquer aussi comment se passe le retour d'une recrue dans les ligues mineures. Ce sujet m'a donné deux excellentes chroniques à *La Presse*. Pour savoir comment se sent un Suédois ici, j'ai appelé Mats Naslund. Cela m'a offert une très bonne chronique sur le sujet «La Noël de Naslund et Dahlin». En plus de me servir de l'entretien avec Naslund dans **Lance et compte**, où apparaît un gardien de but Suédois. Pour savoir comment Jacques Mercier réagirait dans certaines situations, j'ai appelé Michel Bergeron. Ça m'a aussi donné de bonnes entrevues pour le journal. Il a fallu que j'interpelle le docteur Beauchemin des Nordiques pour me renseigner sur ce qu'est une elongation du ligament intérieur croisé du genou, blessure qui devait survenir à Pierre Lambert. J'en ai fait un sujet de chronique portant sur les réactions des joueurs après leurs blessures et les blessures elles-mêmes.